LE BOUQUET DE VIOLETTES.

—2, rue de Prony, cocher ! Vivement !

Et le docteur Floriet s'engouffra dans le fiacre en tirant à lui la portière.

—Il ne s'agit pas d'être en retard, pensa-t-il, la dinde truffée n'attend pas.

Il voyait la bonne figure réjouie de M. Asselin, disant :

—Venez dîner le jour de Noël, nous mangerons une dinde et un pâté de Strasbourg. Je ne vous dis que ça !

Et il avait prononcé ces derniers mots d'un air d'inexprimable gourmandise, comme s'il en flairait déjà le parfum.

De bons amis, les Asselins ! et si bien assortis, si bien faits pour jouir ensemble de l'existence d'activité et de confort que le sort leur avait faite.

Il avait plaisir à aller chez eux; leur amitié, n'ayant jamais été mise à de grandes épreuves, persistait douce et sans nuages. Une similitude de goûts et d'opinions les avait rapprochés, et pourtant quelque chose entre eux ne s'accordait pas. Que leur reprochait donc ?

Ils se montraient toujours affables et souriants et recevaient leurs amis avec une rare cordialité ; le fameux pâté en était une preuve, car Floriet avait un faible pour le pâté de foie gras, ils le savaient. Ils étaient généreux. Ne donnaient-ils pas chaque année un large billet bleu à M. le curé pour ses pauvres ? Tant de riches, lorsqu'il leur en coûterait si peu, par indifférence ou avarice, ne prélèvent pas le quart de cette somme.

Alors quoi ? Eh bien, une certaine sécheresse pour les gens que les exigences de la vie condamnent à des besognes inférieures, envers les domestiques une dureté que Floriet ne pouvait tolérer sans souffrance et qui lui faisait souhaiter, lorsqu'il allait chez eux, que la petite femme de chambre, une jeune et gentille brunette au visage pâle et délicat, se tirât de son service avec adresse, tant l'expression de brusque sévérité de Mme Asselin lui était pénible, tant il présageait une scène orageuse ensuite.

D'une générosité simple, d'une sensibilité que le contact perpétuel de la maladie et de la souffrance ne faisait qu'exaspérer au lieu d'émousser, Charles Floriet professait pour tous les êtres voués à une vie dure et méprisable une pitié sincère. Aucun métier ne lui en paraissait plus digne que celui des domestiques. Dure vie d'esclave, sinon dégradante — aucun travail ne l'est — du moins humiliante parce qu'elle abolit la personnalité, tue l'amour-propre et rapetisse l'esprit de ces malheureuses dont on se croit le droit d'exiger encore du dévouement. Pauvres créatures qui n'ont pas même un nom, passent sous les appellations vagues de Rose, Louise ou Marie, logées dans des galetas, et ne récoltent pour prix de leurs service que rebuffades et opprobre. Tristes vies que l'on pourrait adoucir avec si peu de bonté !

Le fiacre s'arrêtait court, râclant de la roue le trottoir. Un large escalier à rampe de bois offrait ses marches basses, son tapis rouge à bordure plus sombre. Floriet monta lentement, s'arrêta au premier. On entendait du dehors un bruit de voix.

Louise vint lui ouvrir, gentille dans sa toute simple petite robe noire au col et aux manchettes d'un blanc de neige. Un bon sourire éclaira son visage, rayonna en ses yeux d'une joie contenue.

Depuis qu'un soir il l'avait soignée, elle avait pour lui des attentions qui le touchaient. N'osant, ne sachant témoigner sa reconnaissance par des paroles, elle mettait dans son sourire et dans ses menus services toute sa gratitude.

Un soir, Mme Asselin avait conté, avec force imprécations contre cette "maudite engeance", comment, Louise s'étant foulé le pied, elle se voyait livrée à tous les ennuis d'un service interrompu : obligée de recourir à la femme de ménage, un jour de dîner !

Floriet demandait à la voir, et Mme Asselin le conduisait, à travers un escalier étroit et usé—l'escalier de service—si misérable d'aspect, avec sa rampe de fer et ses murs d'un gris sale, si différent de l'autre ! qu'il en avait presque ressenti un sentiment d'antipathie pour cette femme en toilette qui montait devant lui, relevant, pour qu'elle ne traînât point, sa jupe d'un geste apprêté.

La foulure exigeait un repos complet pendant quelques jours et certains massages ; il était revenu les faire, et à la fin de la semaine, Louise lui ouvrait la porte avec une expression de reconnaissance qui avait été son meilleur payement.

—Mais arrivez donc, mon ami, vous êtes le dernier, lui cria Asselin, nous mourons de faim.... et la dinde ! malheureux ! songez à la dinde qui se calcine !

Floriet s'excusait : un malade qu'il n'avait pu quitter.

La servante annonçait : "Madame est servie", et l'on passait à table.

Un vieux monsieur gourmand demanda le menu.

—Voilà, déclara Mme Asselin, d'une voix nette et enjouée, vous avez un dîner très simple ; aussi j'espère que vous ferez honneur aux plats : des huîtres de Cancale, une timbale milanaise, la dinde traditionnelle....

—Et le pâté de Strasbourg, interrompit Asselin, de sa grosse voix en scandant chaque mot.

—Avec une salade russe, une glace, et c'est tout, fit-elle de son ton fûté qui contrastait avec celui de son mari.

Ses cancales furent trouvées excellentes, la timbale parfaite et la dinde sublime. Degrout, le député socialiste, y fit une brèche monstre. Mme Degrout, inquiète, car elle aurait à soigner le lendemain la maladie d'estomac de son mari avec force tasses de thé, le rappelait au régime.

—Voyons, docteur, dites-lui que c'est sa mort ; moi, il ne m'écoute pas.....

—Laissez le faire, chère madame, conseillait le vieux monsieur, la bouche pleine, ce n'est pas tous les jours qu'on savoure une dinde pareille. Ah ! madame, quelle farce exquise ! Je vous en demanderai la recette.

Floriet appréciait discrètement ; il trouvait une expression bestiale à toutes ces mâchoires en mouvement; les truffes étaient trop grosses et la gourmandise de ces gens trop expansive. La douceur empressée de la jeune bonne à les servir lui parut méritoire.

"Les hommes sont de sales égoïstes, pensa-t-il, des êtres sans délicatesse."

L'arrivée du foie gras, énorme, monumental dans sa pâte croustillante et dorée, suscitait des bravos, des exclamations : on forçait un peu la note.

—Jamais je n'oserai l'entamer, faisait Mme Degrout en minaudant.

—Voyons, madame, ne vous laissez pas intimider par la majesté de ce pâté, allez-y d'une main ferme, conseillait Asselin.

Et il l'aidait à détacher une tranche d'un rose tendre et parfumé.

On n'entendait que ces mots : Exquis ! Merveilleux Quel connaisseur que cet Asselin !

Les maîtres de maison se jetaient un regard satisfait.

—Alors, c'est un succès ? fit Mme Asselin en se servant, eh bien, tant mieux ! on recommencera l'année prochaine.

Cependant, Floriet se taisait. Son silence fut plus remarqué que le vide de son assiette.

Affolée par les ordres pressants et multiples de sa maîtresse : offrir du pain, verser le chamberlain, remplir les carafes, ordres qui se traduisaient par signes et exigeaient une attention toute spéciale, Louise l'avait oublié. Elle qui ne pensait qu'à lui et lui présentait toujours les plats avec l'espoir qu'il choisirait les meilleurs morceaux : c'était invraisemblable, désolant ! Elle l'avait oublié, c'était un fait !

Mme Asselin, atteinte dans sa morgue de parfaite maîtresse de maison par cette négligence inouïe, la rappela à l'ordre d'un regard impérieux et dur, qui présageait la tempête. Quel attrapage, le lendemain !

Mais Floriet, mentant par une générosité dont peu d'hommes eussent été capables et qu'autant par pudeur que par amour-propre il n'eût pas aimé que l'on devinât :

— Du tout, chère madame, je viens de refuser, et vous m'en voyez au désespoir, moi qui me promettais de faire honneur à ce pâté !

Et il repoussa d'un sourire, comme une tentation renouvelée, l'offre attardée du plat.

Les maîtres de maison eurent un "oh !" consterné.

—Comment, vous êtes souffrant ? interrogeait Asselin.

—Un peu, je préfère m'abstenir, mais c'est héroïque de ma part, vous savez.

L'assiette de sa voisine embaumait !

—Bien sûr, vous ne vous exagérez pas les prescriptions de la médecine ?

—Vraiment, affirmait Floriet, du ton le plus naturel, ce serait imprudent, et je dois le bon exemple, ajouta-t-il en souriant.

—Allons, je n'insiste pas, mais quel malheur !

—Vous ne savez pas ce que vous perdez ! fit Degrout en mettant les bouchées doubles.

Confuse, Louise le regardait avec des yeux navrés et si émus, si reconnaissants, qu'il se sentit tout à coup dédommagé. Elle avait donc deviné ! Cela le toucha. Sa générosité n'allant pas sans une certaine humeur, il se dit gaiement : "Me trouverait-on ridicule, si on savait !...."

Et comme, pour être stoïque, on n'en est pas moins livré aux petites faiblesses humaines, il fut heureux qu'elle lui en sût gré et cette pensée atténua ses regrets : diable de pâté !

Lorsqu'il s'en alla, il lut sur le visage de Louise qu'elle aurait voulu le remercier et n'osait ; le geste empressé dont elle lui tendait son pardessus pour lui éviter la peine de le décrocher, l'aidait à l'enfiler, l'émut ; il partait, le cœur à l'aise et plein de mansuétude.

Quelques jours après, il revenait dans la maison. Pourquoi ? C'était bien le jour de Mme Asselin, mais il n'y pensa qu'une fois dans l'escalier. Était-ce pour revoir la gentille frimousse de Louise, son charme un peu triste et doux ? Il ne se le demanda même pas. Et pourtant, il ressentit une déception lorsque la porte lui fut ouverte par une forte gaillarde à larges hanches et cheveux de chanvre, qui l'introduisit après lui avoir fait répéter deux fois son nom.

Mme Asselin l'étourdissait de son bavardage ;

—C'est gentil de venir aujourd'hui, je suis si ennuyée, si vous saviez, si ennuyée....J'ai dû congédier Louise, ma femme de chambre ; elle était d'une négligence ! Oh ! une bonne fille, malgré tout, mais pas de cervelle pour deux sous, et puis elle manquait de dévouement,—et elle ajouta son éternel refrain :—Ah ! ces bonnes ! quelle engeance !

—Que dirions-nous, madame, si nous ne les avions pas ? insinua Floriet.

—Dites plutôt : que feraient-elles si elles ne nous avaient pas ! Enfin, je pense en sortir ; mais, en attendant, il me faut subir la présence de ce gendarme en jupon, une femme de ménage du quartier. C'est affreux ! Mais plaignez-moi donc !

Floriet disait les paroles qu'il faut, un peu dégoûté de tant d'exigence ; mais le moyen de parler raison à une femme qui réclame qu'on la plaigne ?.... Il s'en retournait mécontent.

Qu'allait devenir cette pauvre fille, livrée sans argent à l'exploitement des bureaux de placement, exposée dans un moment de défaillance aux pires tentations ?

Un sentiment plus égoïste le ramenait à lui. Renvoyée !.... Il ne la reverrait donc pas ? Remplacée ?....Saurait-il jamais où ? Sans doute, il s'informerait. Mme Asselin le renseignerait peut-être. Et après ? la belle avance ! Pouvait-il quelque chose pour elle ? La protéger, comment ? Sa pitié n'eût pu que lui nuire.

Alors quoi ? La laisser vivre sa vie de misère au gré du hasard, de la bonne ou de la mauvaise chance, puisqu'il ne pouvait lui être d'aucun secours. Un sentiment amer et douloureux l'étreignit, celui de se sentir impuissant et faible contre la vie. Ainsi, pensait-il, sont les trois quarts des hommes : ceux qui pourraient faire le bien ou simplement éviter le mal ne s'en soucient pas, et les autres ne le peuvent pas ; il en sera ainsi pendant des siècles.

Comme il passait devant la loge de sa concierge, il s'entendit appeler :

—Un bouquet pour vous, m'sieur Floriet.

Il s'approchait, intrigué :

—On n'a pas laissé de carte ?

—Non, bien sûr, la personne avait l'air gêné d'apporter ça, comme si monsieur s'en serait fâché !

—Une femme ?

—Oui, monsieur, une gentille petite femme. Oh ! pas une dame, bien sûr, mais jolie tout d'même ; t'nez, elle ressemblait à Rose, vot'ancienne bonne qui s'est mariée y a six mois avec le parfumeur, vous vous souvenez bien....

Mais Floriet n'écoutait plus.

"Oui, sans aucun doute, c'était Louise ; chassée de l'abri précaire où il l'avait connue, perdue dans la foule anonyme où elle allait à jamais disparaître, elle avait eu cette idée touchante, chez cette fille du peuple, à qui les délicatesses d'un monde raffiné devraient être inconnues."

Rentré dans sa chambre, il prit grand soin à détacher les violettes de leur couronne de feuilles vertes et à les mettre dans l'eau, afin de conserver autant qu'il le pourrait cette offrande discrète, mais précieuse, et dont le parfum était comme l'âme d'un sentiment qui ne pourrait s'épanouir, mais qui, pareil à ces petites fleurs, ne mourrait pas sans avoir exhalé le plus pur de lui-même.

Michèle SAVRY.

Pensées.

Un homme digne de ce nom ne doit pas se spécialiser ; la spécialité rapetisse l'intelligence et réduit la volonté.

TH. ROOSEVELT.

Il y a à la Chambre bien des bonnes gens ; mais le diable entre en eux dès qu'ils entrent en séance.

MELCHIOR DE VOGUÉ.

Il y a des talents parce qu'il y a des génies, comme il y a des éclairs parce qu'il y a des orages.

EMMANUEL WERTHEIMER.

Une loi primordiale et absolue régit la création : la loi du progrès. Tout s'élève dans l'infini ; les chutes sont des fautes.

CAMILLE FLAMMARION.

Pendant qu'on lui jette des pierres, l'arbre grandit.

COMTESSE DIANE.

LES Larmes sèchent les Larmes.

Derrière le corbillard, chargé de couronnes et de bouquets blancs, venait le père, tête nue, titubant, fou de douleur.

Simone était morte !

Elle n'était plus, la petite fillette de six ans, la charmante enfant tant adorée, qui s'en allait maintenant sur cette voiture funèbre, roulant vers le cimetière.

La mère était morte en donnant le jour à sa fille. Elles dormaient ensemble maintenant ! Et lui restait seul !

Le malheureux déchirait un mouchoir dans sa main crispée. A travers les grosses larmes qui roulaient sans trêve dans ses yeux rougis, il entrevoyait encore, sous le drap blanc, le petit cercueil de chêne, ce dernier berceau, où son enfant, sa petite fée, était couchée parmi ses grands cheveux blonds épandus, sur un oreiller de dentelles pour que ce fût plus doux et plus beau, ses mignonnes menottes pâles et diaphanes croisées sur la maigre poitrine, enfermant, d'un dernier geste d'amour, un Christ et sa poupée.

Le pauvre père étouffait !

Au matin, souhaitant que son cœur éclatât, il avait voulu, lui-même, coucher une dernière fois sa fille, pour son dodo éternel ! C'était lui qui, de ses mains tremblantes, avait brisé les roses blanches amoncelées pour ce dernier sacrifice et qui de leurs pétales odoriférants, avait ouaté, comme un nid la couche à jamais silencieuse. Il avait eu l'impossible courage de prendre l'enfant dans ses bras ; il avait senti, contre son cœur tordu, la rigidité du petit cadavre qui était sa chair, il l'avait étendu sur les parfums, avec des gémissements de bête et, voyant sur le lit défait, la poupée qui avait été la compagne des dernières heures de Simone, il n'avait pas voulu la séparer de sa petite maman et l'avait placée dans ses bras, côte à côte avec Dieu, comme lui crucifié.

Le convoi montait le boulevard Barbès. Il atteignit bientôt les fortifications, puis le cimetière de Saint-Ouen. On suivit la grande allée jusqu'au bout, puis on vint au mur qui longe la ligne du chemin de fer. C'était là !

Tout le monde s'arrêta. Les porteurs déposèrent les couronnes et descendirent le cercueil au bord du caveau. Le prêtre, descendu de voiture, ouvrit son livre. Le père tomba à genoux.

Sur le talus bordant le cimetière, une locomotive manœuvrant dans le brouillard léger, passait lentement, avec des coups de sifflet rauques, dans un violent reflet rouge, pendant que le chauffeur jetait des pelletées de charbon dans le foyer grand ouvert.

Le pauvre père sanglotait. Autour de lui, quelques messieurs, le chapeau à la main, se tenaient attendris et sévères ; des femmes, le mouchoir sur les lèvres, pleuraient silencieusement. Et le prêtre, de sa voix monotone, habitué à toutes ces misères de la vie et de la mort, continuait son invocation.

—"In paradisum deducant te Angeli....."

L'enfant de chœur répondait distraitement, suivant des yeux la locomotive qui revenait en arrière pour l'aiguillage.

L'inhumation allait avoir lieu. Un fossoyeur passa une corde sous la bière et la descendit dans le caveau. Puis le prêtre jeta la terre dans un dernier murmure de prières.

—"Dies iræ, calamitatis et miseriæ.... Requiem æternam ....Libera me ..."

C'était fini. Simone appartenait à la terre.

Le père donna l'eau bénite avec un cri. On l'entraîna. A la sortie du cimetière, on voulut l'emmener ; chacun s'offrit à consoler cette immense douleur.... Mais le malheureux ne voulait rien entendre et, seul, fatal, sombre, il rentra dans Paris.

Marchant lentement, farouche, hypnotisé, M. Dorval s'absorbait dans sa peine qu'il ravivait sans cesse, par l'évocation de toutes les joies qu'il avait connues dans le passé. Tout ce qui avait été ses amours n'était plus. Aussi, ne se sentait il maintenant que de la haine pour les jours qui lui restaient à vivre. Il n'avait plus de famille, il ne voulait plus d'amis, plus de relations. Comme il était riche et qu'il n'était pas obligé à une occupation quelconque, il ne s'intéresserait plus à rien, ni à personne. Il resterait indifférent à la marche des faits comme aux actions des hommes et limiterait ses seuls mouvements d'existence, à se traîner tous les jours au cimetière où il passerait de longues heures, en compagnie de ses deux chères disparues. C'était fini de tout. Il détestait le monde et la nature et souhaitait de les fuir bientôt, pour jamais.

Comme M. Dorval, continuant sa marche, sans rien voir de ce qui l'entourait, décidait le programme définitif de sa vie à venir, qu'il voulait absolument farouche et cloîtrée, un cri de douleur et d'effroi retentit soudain à ses oreilles. Surpris, il leva les yeux et, devant lui, sur la chaussée, presque à ses pieds, il vit rouler le corps d'une fillette de sept à huit ans, qu'une automobile venait de heurter. De tous côtés, on accourait, on se jetait à la poursuite du véhicule pendant que des passants se précipitaient au secours de l'enfant, étendue sans connaissance.

Inconsciemment, M. Dorval s'approcha et son cœur qu'il croyait mort se serra encore en voyant le visage livide de la petite, éclaboussé de sang, ses yeux fermés, ses cheveux blonds flottants, souillés de boue.

Mais un robuste ouvrier venait de saisir la fillette dans ses bras, avec des précautions presque maternelles et, marchant vite, il se dirigea vers une pharmacie voisine où M. Dorval pénétra également.

Après un examen rapide, le pharmacien rassura les personnes présentes ; il fit respirer des sels à l'enfant, qui revint bientôt à la vie, et lui donna les premiers soins. Il n'y avait rien de très grave, quelques contusions, une plaie au front qui se cicatrisait rapidement et un état général de courbature dû à un violent ébranlement nerveux. Le pharmacien lava la blessure, établit un pansement et fit boire à la fillette un cordial qui la ranima.

—Il faudrait reconduire cette petite chez ses parents. Il faut qu'elle se couche. Le repos lui est indispensable. Où demeures-tu, ma mignonne ? demanda le pharmacien.

L'enfant donna l'adresse. C'était dans le haut de la rue de Clignancourt.

Comme on lui demandait si elle pourrait marcher jusque chez elle, M. Dorval intervint.

— Je m'en charge, déclara-t-il. Un instant.

Et, sortant de la boutique, il arrêta une voiture qui passait, revint à l'enfant et la soutenant avec sollicitude, il la fit monter dans le fiacre qui partit aussitôt.

Quelques instants après M. Dorval grimpait au sixième étage d'une maison ouvrière de la rue de Clignancourt et remettait la petite Jeanne à sa grand'mère, la seule parente de l'enfant.

De suite, M. Dorval connut l'histoire de l'aïeule et de la petite. C'était très simple. Le père et la mère étaient morts de la tuberculose, à deux ans de distance. La fillette allait à l'école communale ; la vieille vendait au panier. C'était la misère pour les cheveux blancs comme pour les boucles blondes.

M. Dorval remit quelque argent à la grand'mère ; il lui recommanda de faire venir un médecin, de donner à l'enfant ce qu'il faudrait et promit de passer le lendemain.

Puis, en proie à une émotion qui s'ajoutait à son chagrin, il se retira.

M. Dorval revint.... On le revit les jours suivants. Il s'intéressa à la petite Jeanne, d'ailleurs fort intelligente et, comme il en avait largement les moyens, il apporta du bonheur dans cette mansarde qui n'avait, jusque-là, connu que des peines et des larmes.

La fréquentation de ces pauvres gens lui fit connaître encore d'autres misères et depuis, M. Dorval a changé le programme de haine qu'il avait décidé le jour de la mort de sa fille.

Maintenant, chaque fois que dans l'entourage de la petite Jeanne on lui signale une fillette malheureuse, il intervient, console, rassure et soutient.

Chaque jour, il ne manque pas sa visite au cimetière et, de temps à autre, parmi les fleurs et les couronnes, il accroche aux parois du caveau où dort Simone, le portrait d'une enfant qu'il a arrachée au désespoir, à la misère ou à la mort et dont l'image sourit à la vie, parce que Simone est morte.

Cadeau des sujets allemands à leur empereur.

New York, 10 février— Le bol à punch en argent, d'une valeur de 5000 dollars, cadeau des sociétés allemandes aux Etats-Unis, a été expédié à Berlin où il sera remis le 27 février à l'empereur et à l'impératrice d'Allemagne à l'occasion du 25e anniversaire de mariage de leurs Majestés.

Le bol mesure une hauteur de 4 pieds 6 pouces et un diamètre de deux pieds. Il est en argent massif incrusté d'or, d'ivoire de bronze et d'onyxe. Toutes les Sociétés allemandes des Etats Unis ont fourni leur contribution à ce cadeau.

—:o:—

CROQUIS ALSACIENS.

Les Trois Peupliers —DU— GEISBERG.

En face de Wissembourg, sur la crête de ce Geisberg où nous fûmes victorieux en 1793, et vaincus en 1870, trois peupliers gigantesques étaient rangés côte à côte, comme trois sentinelles immobiles sur la frontière de la vieille France. Plantés sous Louis XIV, à l'époque de la réunion, ils étaient l'orgueil de la contrée. De tous les bouts de l'horizon, on voyait se détacher, sur le ciel, leurs silhouettes puissantes et sveltes, au sommet de cette douce colline que verdissent les houblonnières et que dorent les blés mûrs.

Sur cette terre, que le sang des nôtres avait déjà sacrée, la grande tourmente passa, jetant les morts de toutes parts, saccageant les riantes cultures, trouant de balles les maisons. Puis, blessés enlevés, débris emportés, cadavres enterrés, la pluie lava les taches de sang, la charrue passa sur la glèbe, et, les semailles nouvelles, fécondées par cette rosée rouge, couvrirent d'un manteau rajeuni, plus opulent et plus vert, les champs tragiques.

Au sommet de la colline, les trois peupliers géants se dressaient toujours, impassibles.

A leurs pieds, les Prussiens avaient enterré plusieurs des leurs et clos la sépulture d'une palissade provisoire. L'autorité militaire résolut d'acquérir ce terrain pour y élever un monument, un de ces monuments lourds et barbares dont l'Allemagne, tout étonnée encore de ses lauriers, marque à chaque pas ses victoires, comme pour se prouver à elle-même, par des signes tangibles, qu'elle n'a pas rêvé ces choses extraordinaires.

De Wissembourg maintenant, les Allemands, arrivés par nuées en pays conquis, regardaient avec attendrissement les trois peupliers qui abritaient leurs guerriers.

Un envoyé du gouvernement vint trouver le propriétaire, M. Welté, et lui proposa d'acheter son champ. M. Welté répondit qu'il n'avait nulle envie de le vendre, qu'il respecterait la sépulture et continuerait à cultiver paisiblement le reste du carré, mais qu'il garderait sa terre et ses arbres. Le représentant de l'Empire eut beau insister, offrir une somme ronde ; le propriétaire s'obstina dans sa décision. L'Allemand partit fâché, la menace à la bouche.

—Nous aurons quand même vos peupliers !

— Vous ne les aurez pas ! répondit l'Alsacien, avec calme.

Un soir que M. Welté faisait, au café, sa partie de cartes habituelle, un ami survint :

— Vous savez la nouvelle ? Le Reichstag a voté une loi permettant à l'Empire d'acquérir d'office les propriétés où se trouvent des tombes militaires. Cela vous concerne, Welté ; on va vous exproprier, et vos beaux peupliers vont appartenir à la Prusse.

M. Welté avait déposé ses cartes. Il se fit apporter le journal, lut le débat de la Chambre allemande, puis, tranquillement :

—C'est égal, dit-il, ils ne les auront pas.

Et il rentra chez lui plus tôt que de coutume.

Le lendemain matin, de très bonne heure, le chef de gare de Wissembourg, levant par hasard les yeux vers le Geisberg, vit avec stupeur l'un des trois géants osciller tout à coup, chanceler comme un homme ivre et tomber lourdement à la renverse. Croyant à une hallucination, il resta pétrifié, regardant toujours. A son tour, le second peuplier oscilla, chancela, disparut. Le chef de gare se précipita chez le commandant de place donner l'alarme. Un officier partit aussitôt à cheval pour le Geisberg.

Mais, dès la sortie de la ville, il s'aperçut que le troisième peuplier gisait par terre comme les autres. Il monta cependant jusqu'au sommet.

M. Welté était là, regardant avec tristesse les trois géants étendus de tout leur long dans son champ, cadavres formidables et superbes encore,— les trois vieux amis dont l'ombre avait abrité ses jeux d'enfant.

L'officier s'élança, furieux :

—Qu'avez-vous fait ? Abattre ces arbres magnifiques ! Pourquoi ? De quel droit ?

M. Welté releva la tête, et tranquillement :

—De quel droit plutôt me demandez-vous des comptes ? Cette terre et ces peupliers sont encore à moi. J'en puis faire ce que je veux. J'ai juré que vous n'auriez pas mes arbres ; j'ai tenu parole.

L'officier ne trouva rien à répondre.

En vertu de la nouvelle loi, l'Etat prussien acquit la sépulture, et faute de mieux, y plaça trois jeunes peupliers, dont les maigres baliveaux s'élèvent comme une ironie railleuse, à la place des trois géants plantés jadis en terre de France.

Ils restèrent, ceux-ci, longtemps, longtemps sur le sol humide, pourrirent sous la neige et la pluie, se désagrégèrent peu à peu, et, lentement, fibre à fibre, rentrèrent dans le sein de la grande nature. Parmi tant de morts reposant là-haut, ces trois arbres morts,—dont on ne voulait point utiliser le bois, pour bien affirmer qu'il n'y avait là ni lucre ni spéculation, — ces trois arbres morts, couchés sur ce champ de bataille, avaient quelque chose de tragique et de grandiose, s'entouraient d'une poésie d'épopée, d'un prestige de légende.

Et maintenant que, depuis des ans ils ont disparu, les bonnes gens de Wissembourg, avec émotion, redisent encore l'histoire des trois peupliers du Geisberg.

L'Attentat contre l'amiral Chouknine.

St-Pétersbourg, 10 février — L'amirauté a reçu ce matin une dépêche du médecin qui prodigue ses soins au vice-amiral Chouknine, blessé hier par une femme qui s'était introduite dans son bureau.

D'après cette dépêche les blessures de l'amiral ne seraient pas dangereuses.

Le contre amiral Grigorovich a assumé le commandement de la flotte de la Mer Noire en remplacement de l'amiral Chouknine.

L'amiral a été blessé quatre fois. Une des blessures est à l'épaule droite, deux autres dans les jambes et la quatrième, la plus sérieuse, à la poitrine.

Le projectile n'a pas encore pu être extrait de cette dernière blessure.

La femme qui a commis l'attentat a été tuée par l'ordonnance de l'amiral au moment où, son coup fait, elle cherchait à prendre la fuite. On suppose dans les milieux policiers qu'elle a été délégguée par le comité terroriste de Saint-Pétersbourg.

Le corps de cette femme n'a pas encore été identifié, mais on sait qu'elle était arrivée à Sébastopol le 7 février et qu'elle était descendue dans un des grands hôtels de la ville sous le nom de Kruyniskaïl.

Elle était très correctement vêtue et rien dans ses manières n'attirait sur elle l'attention.

A 3 heures hier après-midi, la meurtrière faisait son apparition dans la résidence officielle de l'amiral Chouknine et fit passer sa carte en se prétendant la fille d'un contre-amiral, ancien ami de Chouknine, et demandant une interview. En entrant dans le bureau de travail de l'amiral, elle sortit un revolver et fit feu quatre fois.

Les quatre projectiles atteignirent leur but. La meurtrière gagna ensuite la porte et se préparait à fuir lorsque l'ordonnance de l'amiral attiré par les détonations lui barra le passage et la mettant en joue l'étendit roide morte.

L'amiral Chouknine quoique grièvement blessé n'en conserva pas moins un sang-froid admirable et continua de dicter ses ordres pendant qu'on le déshabillait et que les chirurgiens appelés aussitôt examinaient ses blessures.

Dans la soirée il s'est longuement entretenu avec ses amis venus pour chercher de ses nouvelles.

La nouvelle de l'attentat contre le commandant en chef de l'escadre de la Mer Noire a causé une excitation considérable à Sébastopol où la grande majorité des marins de la flotte est en état de sourde rébellion.

Ce matin les révolutionnaires de Sébastopol ont essayé de faire une démonstration mais ils en furent empêchés par la police.

Nouvelle ligne de vapeur.

San Francisco, 10 février—Une ligne de vapeur russe sera établie prochainement entre les ports de la côte de Sibérie et San Francisco.

Le premier navire de la nouvelle ligne arrivera aux Etats-Unis dans les premiers jours du mois de juin.

Au débuts la compagnie russe ne prendra que des marchandises, mais il est probable que plus tard, si les circonstances sont favorables, elle s'adjoindra un service de voyageurs. Dix navires seront mis à flot prochainement pour le compte de cette compagnie.

—:o:—

Le vapeur "Nordland."

Queenstown, 10 février— Le vapeur "Nordland", de la ligne "Red Star", qui a quitté Liverpool le 8 février à destination de Philadelphie, est arrivé ce matin au large de Queenstown, mais n'a pu embarquer de passagers par suite de l'ouragan qui régnait sur la côte. Le "Nordland" est parti dans l'après-midi pour les Etats Unis.